« La première chose qui me vient à l'esprit, quand je forme le projet d'une histoire, est donc une image dont, pour une raison ou une autre, le sens me parait riche, même s'il m'est impossible de formuler ce sens en termes discursifs ou conceptuels. Dès que cette image mentale a acquis assez de netteté, j'entreprends de la développer en histoire ; ou, pour mieux dire, ce sont les images elles-mêmes qui développent leurs potentialités implicites, le récit qu'elles portent en elles. Autour de chaque image, d'autres surgissent, qui forment un champ d'analogies, de symétries, d'oppositions. À ce stade de l'organisation des matériaux, désormais aussi conceptuels que visuels, se situe ma propre intervention qui tend à régler l'histoire en donnant sens à son développement ; ou plutôt, mon rôle consiste à établir si tel sens est compatible ou non avec le dessin général de l'histoire comme je la conçois, en gardant toujours une marge pour des solutions de remplacement. Dans le même temps, l'écriture, la mise en mots, acquiert de plus en plus d'importance ; disons qu'à partir du moment où je commence à noircir du papier, c'est le mot écrit qui compte : à la recherche d'un équivalent de l'image visuelle succède le développement cohérent du projet stylistique initial, puis l'écriture devient progressivement maitresse du terrain… »

Leçons américaines, Italo Calvino

Et ceci de Roberto Juarroz, dans « Poésie et réalité »

« Un espace
ne peut en effacer un autre,
mais bien le mettre aux abois.
Car les espaces occupent aussi un lieu,
dans une autre dimension qui est plus que l'espace.

Il est des espaces à la voix unique,
d'autres aux voix nombreuses
et même des espaces sans voix,
mais tout espace est seul, plus seul que ce qu'il recèle.

Même si tout espace
Se confond finalement avec tout autre.

Même si tout espace
est un jeu impossible,
car rien ne tient dans rien. »